

Dans le cadre d'*Un automne à tisser*, un parcours métis autour du spectacle *De sang mêlé*

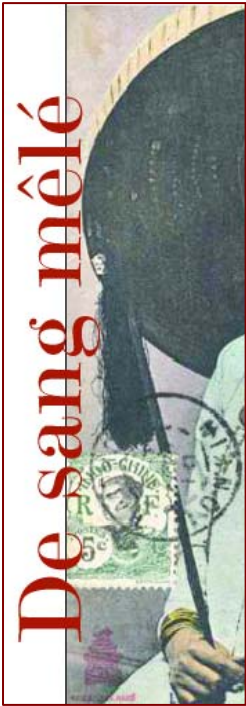
Dominique Rolland

Le spectacle *De sang mêlé*

Adaptation Dominique Rolland

Mise en scène Jean-Claude Penchenat

Avec Gilles Dao, Nathalie Lacroix, Alexis Perret, Dominique Rolland



Paru en 2006 aux éditions Elytis, « de sang mêlé » proposait, à travers un retour sur ma biographie familiale, et une recherche à la fois historique et anthropologique, une réflexion sur la figure du métis comme construction coloniale et, en prolongement, un questionnement sur l'élaboration d'identités plurielles résultant de trajectoires humaines, collectives ou individuelles, produites par l'histoire de la colonisation et de l'immigration.

L'adaptation théâtrale reprend ce questionnement. Elle suit le fil conducteur d'une histoire familiale qui remonte à la conquête du Tonkin et se prolonge, en

contrepoint, par des interrogations plus contemporaines sur la mémoire coloniale, ses silences et ses amnésies, et la difficile édification d'identités multiples qui en sont issues. Elle se matérialise dans des variations, scènes et portraits, qui l'éclairent ou la complètent.

L'ensemble du spectacle se déroule dans le cadre premier café ouvert à Hanoi par la mère Debeire, tenancière au verbe haut, où se croisaient dans les années 1890-1900, militaires et colons, métis et indigènes.

Ce spectacle se présente aussi, en partie, comme un chantier de réflexion sur le travail théâtral particulier qu'implique la transposition à la scène d'un ouvrage qui n'est pas une fiction, et présente une structure composite, à la manière d'éléments d'un puzzle. Ainsi quelques scènes ont volontairement été laissées en friches, notamment celles qui illustrent les débats, dans les milieux coloniaux, sur la « question des métis ». Elles feront l'objet d'un travail de mise en scène en présence du public, et avec sa participation, par le metteur en scène Jean Claude Penchenat.

Les représentations auront lieu du 23 octobre au 11 novembre 2007. Des plages horaires en matinée ont été prévues pour l'accueil du public scolaire, qui devrait être tout particulièrement concerné par le spectacle, qui se jouera en deux épisodes d'une heure, en alternance.

Les rencontres

Pour que cette réflexion puisse se poursuivre dans le champ de la pratique sociale et culturelle, deux rencontres seront proposées, autour de thèmes abordés dans l'ouvrage :

- La culture des origines au cœur du projet pédagogique - 13 octobre 2007

Les élèves d'origine émigrée, qu'ils soient récemment arrivés, ou qu'ils soient issus de familles plus anciennement installées en France, ont à construire une double appartenance culturelle dans un contexte où leur culture d'origine est souvent dévalorisée et peu visible. Si une identité métisse peut constituer un atout dans le développement d'une personnalité, elle peut aussi se révéler difficile et conflictuelle lorsque l'échec –social, scolaire- s'installe et que l'on se trouve face à une culture des origines qui a échappé et une culture de l'école impossible à s'approprier. L'école peut alors jouer un rôle prépondérant dans le rétablissement de liens de sens entre les appartenances, et cela passe souvent par la mise en place de projets qui interrogent la culture des origines des élèves. Ces projets constituent un instrument essentiel d'ouverture et de compréhension de la place particulière que l'on occupe, lorsqu'on se trouve participer de deux cultures, de deux mondes, bien souvent inégaux. En partenariat avec le CASNAV de l'Académie de Paris, nous avons souhaité donner une visibilité à quelques uns de ces projets, en proposant aux initiateurs, aux animateurs et aux élèves, de venir partager cette expérience et d'en débattre..

- Lire en fête - Langues du monde en terre de France -20 octobre 2007

L'Institut national des langues et civilisations orientales sera présent à l'occasion de *Lire en fête* pour illustrer la présence dynamique sur le sol français, à travers les communautés immigrées, de langues et de cultures venues du monde entier. Des spécialistes de littérature, d'histoire et de linguistique évoqueront quelques unes de ces langues à travers des textes bilingues lus par des comédiens, poèmes, contes ou récits épiques, des commentaires érudits, et quelques chansons fredonnées. Il ne s'agira pas d'une rencontre universitaire mais d'un moment de convivialité destiné à faire partager aux spectateurs quelques trésors de littérature savante ou populaire, écrite ou orale, encore méconnus du grand public

- Expressions du métissage et des identités plurielles – 11 novembre 2007

Pour clore *Un automne à tisser*, en partenariat avec la revue transculturelle *L'Autre*, ce dernier temps de rencontre réunira des créateurs issus de l'immigration, autour de la relation entre expressions artistiques et identités multiples. Les artistes invités pratiquent différentes disciplines- ils sont écrivains, plasticiens, photographes, dessinateurs de bandes dessinées, musiciens- et sont issus d'horizons culturels variés (Maghreb, Asie du sud-est, Océan Indien, Afrique sub-saharienne).

Ils évoqueront la place, dans leur parcours artistique et personnel, que tient leur double appartenance culturelle, et dialogueront avec des spécialistes de sciences humaines, sous la coordination de Marie-Rose Moro, pédopsychiatre (Hôpital Avicenne) et de Dominique Rolland (anthropologue)

MÉTISSAGES

En introduction à *De sang mêlé*

Texte de Dominique Rolland

Mise en scène Jean-Claude Penchenat

Je pourrais commencer cette introduction sur le métissage par cette citation :

« -Tu penses parfois à tes ancêtres ?demanda-t-elle
- Lesquels ?
-Ceux que tu revendiques. Tu as tellement de chance d'avoir deux origines différentes. Tu te rends compte, tu peux être indien un jour et blanc le lendemain, au choix.
...Loney se dit : ce serait bien de le croire, mais ce serait encore mieux d'être définitivement l'un ou l'autre, de n'avoir qu'une seule lignée d'ancêtres. Et qu'elle soit indienne ou blanche, peu importe, car tout est préférable à la condition de métis. »

James Welch La mort de Jim Loney, 10/18, 1995

Ou par celle-ci

« Je ne suis pas un pays des Diallobé distinct, face à un occident distinct et appréciant d'une tête froide ce que je puis lui prendre et ce qu'il faut que je lui laisse en contrepartie. Je suis devenu les deux. Il n'y a pas une tête lucide entre deux termes d'un choix. Il y a une nature étrange en détresse de n'être pas deux. »

Cheikh Amidou Kane, L'aventure ambiguë

Elles ont l'air très proches et nous semblent résonner d'une même douleur. Pourtant elles n'émanent pas d'un même continent. Ceux qui s'expriment ici sont séparés par des milliers de km, d'un côté et de l'autre du monde : le premier est né dans les années soixante d'une mère indienne et d'un père blanc, le deuxième est sénégalais, peul diallobé, devenu, par l'effet de la colonisation, un « intellectuel indigène », féru de philosophie occidentale.

Métis, le premier l'est par son origine biologique, l'autre est ce qu'on appelle un métis culturel, un homme dont l'identité s'est construite autour d'une double appartenance ; celle de sa culture d'origine -africaine, peule, musulmane- et celle qu'il s'est appropriée sur les bancs de l'école et de l'université, puis par la fréquentation des livres.

La condition de métis si peu enviable dont parle James Welsh à travers Jim Loney, n'est-ce pas au fond, justement, cette nature étrange en détresse de n'être pas deux dont parle Cheikh Amidou Kane dans son roman largement autobiographique ?

Choix, ce terme revient dans les deux textes. Il est important. L'interlocutrice de Jim Loney lui envie sa double culture, et ce qu'elle prend pour un choix, c'est-à-dire une forme de liberté d'être l'un ou l'autre. Elle, la blanche, lui envie ce qu'elle suppose être un plus, une richesse, un trésor. Deux cultures, pour elle, c'est mathématique, ça veut dire deux fois plus.

Si l'on s'arrête un instant sur cette idée, on se rend compte que c'est celle que l'on entend proférer un peu partout, celle qui vante la diversité, le mélange des cultures, qui instaure le métissage comme une valeur, qui fait en tous cas du métissage un slogan publicitaire : musiques métisses, cuisines métisses, cultures métisses,...

Discours ambiant, consensuel, si on excepte quelques mixophobes lepénistes. Auquel on pourrait répondre, à l'instar de Cheikh Amidou Kane ou de James Welsh, qu'être métis, ce n'est pas du tout ce qu'on croit, parce que c'est d'abord un inconfort.

Quand je dis cela, la surprise de mes interlocuteurs est à l'exacte mesure de celle de la jeune femme du roman amoureuse de Jim Loney, presque une déception. Comment peut-on qualifier d'inconfort ce rêve un peu guimauve d'un monde qui apprendrait la tolérance à travers le partage et la mixité ?

Partage, mixité, tolérance : ces mots masquent une amnésie. Celle qui passe à la trappe un détail qui aura échappé aux âmes bien pensantes et politiquement correctes : on aurait de quoi se réjouir si le partage était équitable, si une identité métisse unissait en une même personne de deux parts égales d'humanité. Cela n'est jamais vrai, évidemment.

Et voilà ce qu'oublie si facilement ceux qui se gavent de mots. Il suffit de prendre le dictionnaire pour le comprendre. *Le Robert* fera l'affaire, voilà ce qui est donné comme définition du mot métis :

MÉTIS, ISSE adjectif du bas-latin mixticius, de mixtus, « mélange »

1°) qui est mélangé, qui est fait moitié d'une chose et moitié d'une autre- exemple: tissu métis, toile métisse, dont la chaîne est en coton et la trame en lin (fil et coton)

2°) (de métice, 1615, en portugais de même origine : qui est issu du croisement de races, de variétés différentes dans la même espèce. Dont le père et la mère sont de races différentes. Enfant métis. Métis né d'un noir et d'une blanche (ou d'une noire et d'un blanc) (voir mulâtre), d'un européen et d'une asiatique (voir eurasiens). Descendant de métis et d'une race pure, voir. quarteron. Voir aussi hybride, bâtard.

Le métis est issu du croisement de races, est-il dit. On parle bien de races, et pas de nationalités ou de cultures, ce qui fait qu'un enfant né d'une femme française et d'un homme autrichien, d'un homme italien et d'une femme anglaise, ne sont pas des métis. Le concept de race, et donc de croisement de races, est intrinsèquement lié à la situation coloniale. Pas un hasard si le mot apparaît, dans l'acception actuelle, en 1615, et en portugais.

Certes un métis, c'est d'abord un avatar de la colonisation. Le résultat d'une rencontre improbable, illégale, interdite, entre non pas deux races, mais deux catégories distinctes, mises en présence par le fait colonial : les colonisateurs et les colonisés.

C'est ce qui rapproche, par delà les mers, Cheikh Amidou Kane de Jim Loney : la rencontre qui en eux se cristallise n'est pas une rencontre harmonieuse, équitable, c'est le résultat de l'entreprise de domination de l'Occident sur le reste du monde.

Evidence tue dans les discours à la mode.

Evidence tue aussi dans le secret de l'intimité du monde métis. Car ceux qui parlent du métissage comme d'un idéal ne proviennent pas de ce monde, par essence silencieux. En détresse, dit Cheikh Amidou Kane.

On peut interroger cette détresse, si on veut la comprendre.

Et remonter aux origines : une histoire très simple d'hommes conquérants et de pays conquis, et par la force des choses, celle de femmes soumises, de femmes désirées, de femmes fantasmées, de femmes contraintes, de femmes que l'on force, que l'on achète, que l'on séduit, que l'on abandonne, que l'on méprise, que l'on méconnaît, que l'on cache, que l'on tient à distance, que l'on condamne à l'exotisme et à l'éphémère.

De ces unions inscrites inéluctablement dans le processus colonial vont naître des individus dont le destin va s'inscrire dans un vide juridique : dans une colonie, - ou un protectorat- on est soit citoyen, soit indigène. Il n'y a pas de catégorie intermédiaire.

L'enfant métis non reconnu – la plupart ne le seront pas : quel insensé se compromettrait à reconnaître l'enfant qu'il a eu au hasard d'une parenthèse coloniale vite refermée, lors même que son destin conjugal se jouera en France avec une jeune fille de sa condition, et pour parler clair, de sa race ?- n'est qu'un bâtard. La condition de bâtard, dans la France du XIX^{ème} siècle, on s'en souviendra, n'a rien d'enviable. Sauf que dans une colonie, ce statut de bâtard

s'accompagne d'un ostracisme d'une autre nature. En France, un bâtard demeure un citoyen français. Dans le système colonial, il ne peut être qu'indigène.

Le code de l'indigénat est l'une de ces monstrueuses contradictions de la colonisation à la française : tous les hommes ne naissent pas libres et égaux en droit quoiqu'affirme haut et fort notre constitution. Et le métissage, contradiction de la contradiction, devient un vrai casse-tête pour l'administration coloniale. Un casse-tête juridique, social, humain, politique qui se manifesterait d'une façon très criante, bien plus qu'ailleurs, en Indochine. Problème juridique insoluble – puisque l'enfant métis abandonné est nécessairement un indigène – qui soulève un problème humain : il est insupportable à la société coloniale qu'un individu de sang français puisse être relégué au statut d'indigène, et soumis aux restrictions que cela impliquait. Des sociétés d'aide aux métis abandonnés vont se constituer, dont l'objectif sera de voler à leur secours en leur donnant une éducation française, de manière à les arracher à l'« atavisme annamite ». Il ne faut pas oublier que du côté vietnamien, les métis ne sont pas mieux acceptés ; dans un système patrilinéaire, ils ont peu de place dans la famille de leur mère, et sont souvent perçus comme le fruit d'une compromission avec les colonisateurs.

Problème social, parce que sans statut, ils rejoignent souvent les rangs de la délinquance : ils tirent profit de leur maîtrise de la langue et des codes culturels des deux partis en présence. Politique ensuite car l'administration craint toujours que, par esprit de revanche contre une société blanche qui les rejette, ils ne deviennent des leaders d'opposition anticoloniale. Ce ne sera qu'exceptionnellement le cas, la majorité des métis ayant toujours tenté, et souvent réussi, le jeu de l'assimilation.

On revient ici à la question du choix, posée par nos deux auteurs. À la période coloniale, la question du choix se pose à peine. Toute stratégie métisse se construit autour du désir – parfois de l'obsession – de s'intégrer au monde dominant. Le côté du père pourrait-on dire si on voulait en faire une lecture psychanalytique. En réalité, dans le contexte colonial, il faudrait être fou ou suicidaire pour choisir une autre voie, celle du pays dominé.

Mais on comprendra aisément que cela ne va pas sans déchirure. S'intégrer au monde des blancs, cela veut dire fermer les yeux, se compromettre avec le mépris que les blancs professent à l'égard des cultures qu'ils dominent, devenir parfois l'agent de leur répression. Ou du moins se taire, s'enfermer dans le silence, enfermer cette douleur du massacre que l'on commet en soi-même.

Être métis, c'est avoir affaire avec la trahison. Ou avec la fidélité, mais c'est pareil. Être fidèle à une part de soi-même, être traître à l'autre, nécessairement.

Être métis, c'est dès le départ être sommé de choisir, et être dans l'impossibilité de le faire sans mettre à mal une partie de soi-même. Être métis, c'est toujours avoir à se débrouiller avec cela. Aujourd'hui dans nos banlieues comme à l'époque coloniale. Être dans son identité profonde porteur du dominant et du dominé et passer sa vie à esquiver les choix meurtriers.

L'inconfort, disais-je plus haut. Mais c'est un mot faible au regard de la détresse qui résulte de ces situations bancales.

En conclusion, je voudrais rappeler une scène du film *Little Big Man*. Inoubliable. Pour ceux qui ne l'ont pas vu, le film relate l'histoire, à peine romancée, d'un jeune blanc, enlevé, puis élevé par des indiens. Adulte, il tentera à plusieurs reprises de renouer avec le monde blanc, qu'il verra dans un déchirement sans issue, procéder au massacre systématique des indiens, et parmi eux ses parents, ses frères et sœurs d'adoption, sa jeune épouse et l'enfant qu'il a eu d'elle.

Une des dernières scènes de massacre s'annonce avec le scherzo de la symphonie n°9 de Beethoven. Dans le lointain brumeux apparaît une armée chevauchant un petit matin d'hiver au rythme de la musique, entraînant et presque joyeuse, on voit le mouvement ondoyant des chevaux et le bleu lumineux des uniformes identiques : ils sont presque beaux dans ce lever

du jour. Et quand la musique se fait plus ample, ils fondent sur le village indien endormi, et le sang gicle et les enfants s'enfuient et crient de terreur et laissent des traces rouges sur la neige. Little Big Man court d'une tente à l'autre, essaie de mettre son épouse à l'abri, de courir encore pour prendre son grand-père par la main et lui faire traverser le champ de bataille, court encore comme un désespéré au milieu du sang et des hurlements et lui-même n'est qu'un sanglot hurlant au milieu de cette boucherie. Le temps que dure le scherzo s'accomplit un meurtre insupportable : une part de lui-même sous ses yeux assassine avec une froide sauvagerie tous ceux qu'il aime.

Je ne crois pas que l'on puisse après cela encore écouter sereinement le scherzo de la symphonie n° 9. Je ne crois pas non plus que l'on puisse encore dire, comme l'amoureuse de Jim Loney :

« Tu as tellement de chance d'avoir deux origines différentes. Tu te rends compte, tu peux être indien un jour et blanc le lendemain, au choix. »

Dominique Rolland, septembre 2007

Extraits du spectacle

de sang mêlé

Scène 1 L'avion

Je ne me souviens pas d'avoir vu la ville d'en haut quand l'avion amorçait sa descente ni cette fois-ci, ni même les autres fois. Sur l'aile une lumière avait clignoté dans la nuit noire du ciel, toute la nuit et puis quelque chose avait pâli, le noir virant à l'indigo, l'indigo au violacé, le violacé au rose pivoine...

On descend vers l'aéroport de Nội Bài, Hanoi.

Hanoi, Tonkin, voilà, c'est comme ça qu'elle commence, l'histoire. A l'école communale, on écrit à l'encre violette : lieu de naissance de la mère, Hanoi, entre parenthèses: Tonkin. Hanoi, à l'époque, je l'écrivais en un seul mot, à la française, j'ignorais qu'il y avait une autre manière de l'écrire, plus âpre, en deux parties, l'accent grave sur le a, l'accent circonflexe sur le o, et puis, juste en dessous, le point comme un coup frappé. Hà nội

A l'école communale, on ne sait rien encore. Tonkin, entre parenthèses, parce que c'est la province. La province de quoi? La province comme l'Alsace, la Dordogne, le Roussillon?

Il y a une carte de France dans la salle de classe. Massive, hexagonale, avec ses départements colorés, serrés les uns contre les autres, département, préfecture, sous préfecture, on apprend la liste par cœur, comme une musique...

Le Tonkin n'y est pas.

Il figure sur une autre carte, presque obsolète, on lui tourne le dos de nos tabliers bleus. L'empire colonial français, c'est le monde dilaté, un au delà de l'hexagone qui s'étale sur le mur du fond. C'est la fin du programme de la fin de cette année et déjà la fin de cet empire-là.

Parce que le Tonkin, c'était un pays où il y avait la guerre. Quelle guerre?

Il venait me chercher à la sortie de l'école, je me souviens, dans une voiture bleue avec des ailes de couleur crème, une Simca de modèle Aronde, je crois bien, il prenait mon cartable et puis m'ouvrait la portière.

C'est qui, avait dit une fois l'enfant blonde et nattée, c'est qui le chinois qui vient te chercher à la sortie?

C'est qui le chinois? Encore aujourd'hui, j'ai l'impression de l'entendre cette voix, et j'ai envie de me retourner, de demander : mais quel chinois?

Ici, en France, on dit chinois. Pour tout ce qui a l'air un peu asiatique, on dit chinois. Enfin, c'est pour ça qu'une enfant de sept ans pouvait dire de lui, en ce temps-là, c'est qui, le chinois.

L'avion descend vers Hanoi. On distingue les rizières. Je reviens au Tonkin. Je dis toujours que je reviens. Un journaliste avait relevé le lapsus, quand je lui racontai mon premier voyage. Il avait trouvé drôle que je parle de revenir dans un pays où je n'avais jamais été, où je n'avais jamais vécu. Mais ce n'était pas un lapsus. Revenir, c'est comme revenir sur ses pas.

On met beaucoup de temps à comprendre, toute une vie, parce qu'au début, on croit que ça ne compte pas, ce sang qui s'est dilué dans le sang des autres, et que l'histoire qui l'a produit, c'est de l'histoire ancienne.

Et puis un jour, on prend un billet d'avion.

C'est qui le chinois qui vient te chercher à l'école?

D'abord pour te répondre, petite fille de cour de récréation, il faudrait savoir, exactement, ce que c'est qu'un chinois.

Fastoche, c'est quelqu'un qui habite en Chine. Quelqu'un qui habite en Chine, est-ce que ça te suffit, comme définition? Ben non, justement, parce que ce que celui qui vient me chercher à la sortie de l'école, c'est pas de Chine qu'il vient, mais du Tonkin. Oui, du Tonkin.

La province entre les parenthèses, tu vois.

Est-ce que c'est en Chine, le Tonkin? Une province de la Chine?

A sept ans, je ne sais pas répondre.

Il me semble que c'est une province de la France, peut être qu'elle est en Chine ?

Le chinois, c'est mon grand-père, j'aurais dû répondre. Ou bien: il est pas chinois, c'est mon grand-

père! Mais ça n'a rien à voir.

Peut-être qu'alors elle aurait posé une autre question, par exemple: comment ton grand-père peut-il être chinois?

C'est vrai ça: comment pouvait-il être chinois?

Là bas, là-bas en Indochine, il y avait quelque fois des femmes douces aux yeux d'amande qui venaient chercher un fils une fille au teint clair, un fils assez blanc à qui on demandait : c'est ta mère, la *nha quê* qui vient te chercher à la sortie?

Et alors, là, il faut vous dire, que parfois l'enfant détournait la tête de honte, ses yeux devenaient transparents et le regard d'amande de la mère restait derrière la grille, oui derrière la grille et l'enfant dans ses vêtements blancs bien propres, il va rester toute sa vie avec ce souvenir là, lui entre deux regards, celui de sa mère derrière la grille et l'autre, bleu pervenche et moqueur du camarade tout à fait blanc, tout à fait colon, tout à fait génétique et sûr de lui.

C'était parfois comme ça, l'Indochine, pas toujours un truc pour films exotiques avec Baie d'Along et Catherine Deneuve très belle et très blonde.

Non, l'Indochine, pour certains, c'était un silence honteux.

Alors je ne sais pas si on peut dire que ça fait longtemps, que tout est effacé, oublié.

Je ne sais pas.

Atelier 2 scène 7/ réunion de l'association d'aide à l'enfance abandonnée, Hanoi, 1910 -Extrait

Cette scène est proposée en atelier, les rôles sont distribués au début de la scène, qui sera dirigée par le metteur en scène Jean-Claude Penchenat. Il y a quatre personnages. Un ou deux pourront même être pris parmi les spectateurs.

Monsieur Lamarche

Donc nous voulions alerter la colonie sur l'augmentation du nombre des enfants métis abandonnés...

Mademoiselle Despois

Ces enfants n'ont tout de même pas mérité leur sort ! Ils n'ont pas demandé à naître après tout. Il faudrait faire quelque chose pour eux, les accueillir dans des orphelinats, leur donner une éducation.

Madame Serinet

Oui, mais ces enfants sont des métis, il n'y a pas à tergiverser. On ne peut pas vraiment les considérer comme des blancs.

Monsieur Lamarche

D'autant que d'un point de vue juridique, ils sont indigènes, forcément.

Madame Serinet

Evidemment qu'ils sont indigènes ! Ils ne peuvent pas être citoyens français tout de même !

Mademoiselle Despois

Moi ça me gêne quand même, qu'ils soient indigènes, puisqu'il y a du sang français qui coule dans leurs veines.

Monsieur Lamarche

Peut être, mais qu'est-ce qui leur reste de ce beau sang français, quand ils sont élevés comme ils le sont, avec une mère analphabète, dans ces maisons crasseuses, dans ce milieu annamite qui nécessairement, pervertira ce sang !

Mademoiselle Despois

Quand ils sont petits, c'est facile de les plaindre, mais dès qu'ils grandissent, regardez ce que ça donne ! Des délinquants !

Madame Serinet

Du reste, vous savez ce qu'on dit, qu'ils héritent des tares des deux côtés : du côté français et du côté annamite. Le pire de chaque côté. Pas étonnant qu'ils soient ce qu'ils sont. Il n'y a qu'à lire les journaux, les combines, les trafics, le vol, la contrebande, c'est toujours eux !

Mademoiselle Despois

Et les filles aussi tournent mal, si vous voyez ce que je veux dire !

Monsieur Lamarche

C'est vrai qu'ils ne sont pas bien nets.

Mademoiselle Despois

Hypocrites et sournois, vous avez vus comme ils vous regardent, par en dessous, toujours ?

Docteur Cotardeau

Attention mesdames, tout cela n'est pas prouvé par la science ! Ce n'est pas cela la génétique !

Monsieur Lamarche

Mais c'est normal qu'il en soit ainsi. Ce n'est peut être pas la génétique, mais quand même ! Regardez d'où ils sortent ! Du plus bas de notre société ! Du côté blanc comme du côté jaune !! On ne peut pas dire que ce soit reluisant ! Et ne me dites pas que ça ne se transmet pas !

Madame Serinet

Et l'atavisme, docteur Cotardeau, qu'en faites-vous ??? Vous n'allez pas dire que ça n'existe pas, l'atavisme !

Docteur Cotardeau

Je crois plutôt que c'est la situation qu'on leur fait qui en fait des marginaux. Ils sont rejetés par tout le monde, du côté annamite comme du côté français, alors forcément. Puisqu'on les marginalise, ils deviennent marginaux. Mais les enfants ne sont porteurs d'aucune tare !

Mademoiselle Despois

Je demande à voir !

Monsieur Lamarche

Justement, pour trancher, il faudrait que le conseil colonial commande une grande enquête. Qu'on pourrait vous confier par exemple. Ainsi nous pourrions trancher : qu'est ce qui vient du sang, qu'est ce qui vient de l'environnement. Qu'en pensez vous ?

Docteur Cotardeau

C'est une bonne idée, cette enquête. Au moins, nous saurons ce qu'il en est. On pourrait enquêter dans tous les orphelinats, ils ont beaucoup de métis.

Monsieur Lamarche

Je suggère que nous transmettions cette proposition au conseil colonial. Qu'en pensez-vous ?

Madame Serinet

Tout à fait d'accord

Docteur Cotardeau

Et bien, voilà une bonne décision de prise ! Et nous pouvons donc clore notre petite réunion

Extraits de presse de l'ouvrage De sang mêlé, éd. Elytis, 2006

Extraits de presse (livre)

SUD-OUEST, 9 avril 2006

C'est une chronique tendre et acide, sans concession. Ce travail de mémoire explore la question du métissage, du colonialisme, celui de l'Indochine. "*De sang mêlé*" est une confrontation entre les cultures et au sein même du pays, entre les témoins des différentes strates de l'histoire. Ce livre est aussi une recherche, une tentative de compréhension une fois que le torrent des drames et des événements a cessé de tout arracher sur son passage



SPIRIT juin 2006

Rythmé par des images et des documents judicieusement choisis et mis en page, *De sang mêlé* reconstitue le grand puzzle d'une famille franco-vietnamienne dont l'histoire débute dans les années 1880. Chemin faisant, l'auteur non seulement prend toute la mesure du métissage, de sa réalité humaine et idéologique, mais esquisse une histoire culturelle, sociale et politique du Vietnam moderne, du début de la colonisation française à Dien Bien Phu, puis jusqu'à nos jours par delà la blessure mal cicatrisée de l'intervention américaine....Cependant, si les analyses que contient ce grand texte de littérature de voyage s'avèrent aussi cohérentes et pénétrantes, c'est que l'on est ici dans un subtil va-et-vient entre sympathie et empathie, entre expérience intime et extrapolation objective....Dominique Rolland fait aussi entendre une voix singulière et inoubliable, qui est de surcroît celle de toute une génération devenue adulte dans les années 1960-1970.

L'AUTRE, revue transculturelle, septembre 2007

Étonnant et rare, magnifique et émouvant, le dernier livre de Dominique Rolland, anthropologue, écrivaine, chercheur à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales à Paris. Cette femme au parcours singulier, spécialiste de l'ex-Indochine, nous offre une écriture forte, élégante et d'une étonnante sincérité. *De sang mêlé* est un roman autobiographique, c'est aussi un essai iconoclaste sur le métissage, le sien, le nôtre. Ce récit donne des coups de poing dans le ventre des idées reçues [...] Dans son récit, la poésie est partout comme la musique, une poésie rude, mélancolique parfois, directe avec un style et une épaisseur qui souvent vous « prennent aux tripes » - que l'on me pardonne cette expression triviale mais qui correspond bien à ce que l'on ressent en lisant ce récit. D'ailleurs l'auteur elle-même qui a un vocabulaire très riche, nuancé et érudit, laisse sortir par moments des expressions viscérales qui montrent les différents niveaux de son écriture mais aussi la souffrance qui a présidé à ce parcours et à son écriture. Mais cela est dit avec élégance, légèreté et humour. Bravo encore. Ce récit palpitant est enfin un essai sur la filiation au singulier et sur les appartenances au pluriel

Marie Rose Moro Site : www.clinique-transculturelle.org

LE FRANÇAIS DANS LE MONDE, n°346

Un livre surgi d'un impérieux besoin de comprendre et de témoigner, un livre qui invente une forme polyphonique moderne qui aborde une question que l'on peut dire éternelle aussi bien que d'une brûlante actualité...

Ce n'est pas un roman, ce n'est pas une autobiographie, c'est un assemblage musical de chroniques-entrecoupé de photos de dessins et de poèmes- collections de choses vues dans l'Indochine de jadis et le Vietnam d'aujourd'hui. Il s'y mêle avec bonheur un lyrisme gouailleur, une écriture précise d'inspiration anthropologique, en même temps qu'une jubilation amusée venue du simple fait de raconter. Pour une trace de sang annamite transmis par une arrière grand-mère indochinoise, l'auteure se sent métisse et parle au nom de cette communauté sans cesse ballotée et rejetée. Cette difficile appartenance à deux mondes provient souvent des dégâts collatéraux du colonialisme, ces blessures dont ne parlent pas les livres d'histoire mais qui pourtant concourent à la douleur lancinante de tout un peuple...

Françoise Ploquin